

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

11
20
33
22

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

"Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu'il ne les
ait oubliées."

CHARLES NODIER.

JUIN

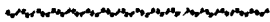
2ème VOLUME, 6ème LIVRAISON



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE.

1883

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES



SOMMAIRE

1. Poésie (1870)..... L. FRÉCHETTE
2. Chronique..... T. CHAPAIS
3. Souvenirs de Rome..... A. B. ROUTHIER
4. La Presse..... N. E. DIONNE
5. Peter McLeod..... A. BUIES

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

**Revue littéraire paraissant mensuellement
par livraisons de 48 pages.**

Abonnement - - - \$3.00 par année.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,
P. O. Boîte 945, Québec.

ADMINISTRATEURS :

L. J. DEMERS & FRÈRE,
3e, rue de la Fabrique, Québec.

Toutes correspondances concernant l'administration devront être adressées
à MM. L. J. DEMERS & FRÈRE.

1870.

C'était après les jours sombres de Gravelotte :
La France agonisait. Bazaine Iscariote,
Foulant aux pieds honneur et patrie et serments,
Venait de livrer Metz aux reîtres allemands.
Comme un troupeau de loups sorti des steppes russes,
Vrai torrent déchaîné, des hordes de Borusses,
Féroces, l'œil en feu, sabre aux dents, vingt contre un,
Après avoir conquis Strasbourg, Sédan, Verdun,
Incendiant les bourgs, détruisant les villages,
Ivres de vin, de sang, d'horreurs et de pillages,
Et ne laissant partout que carnage et débris,
Nouveau fléau de Dieu, s'avançaient sur Paris.

Vols, attentats sans nom, horribles hécatombes,
Rien ne rassasiait ces noirs semeurs de tombes.
La Province, à demi-morte et saignée à blanc,
Se tordait et râlait sous leur talon sanglant.
Seul, et voulant donner un exemple à l'histoire,
Paris, ce boulevard de dix siècles de gloire,
Orgueil et désespoir des rois et des césars,
Foyer de la science et temple des beaux arts,
Folle comme Babel, sainte comme Solyme,
En un jour transformée en guerrière sublime,
Le front haut, l'arme au bras, narguant la trahison,
Par-dessus ses vieux forts regardait l'horizon !

Au loin, le monde ému frissonnait dans l'attente ;
Qu'allait-il arriver ?

L'Europe haletante
Jetait, soir et matin, sur nos bords attérés,
Ses bulletins de plus en plus désespérés...
On bombardait Paris !

Or, tandis que la France,
Jouant sur un seul dé sa dernière espérance,
Se roidissait ainsi contre le sort méchant.
Un poème naïf, douloureux et touchant
S'écrivait en son nom sur un autre hémisphère ;
Tandis que d'un œil sec d'autres regardaient faire,—
D'autres pour qui la France, ange compatissant,
Avait cent fois donné le meilleur de son sang,—
Par delà l'Atlantique, aux champs du nouveau monde,
Que le bleu Saint-Laurent arrose de son onde,
Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,
Des Français, qu'un roi vil avait vendus gaiment,
Une humble nation qu'à peine encore née,
Sa mère avait un jour, hélas ! abandonnée,
Vers celle que chacun reniait à son tour
Tendit les bras avec un indicible amour !
La voix du sang parla ; la sainte idolâtrie,
Que dans tout noble cœur Dieu mit pour la patrie,
Se réveilla chez tous ; dans chacun des logis,
Un flot de pleurs brûlants coula des yeux rougis ;
Et, parmi les sanglots d'une douleur immense,
Un million de voix cria : Vive la France !.....

Sous les murs de Québec, la ville aux vieilles tours,
Dans le creux du vallon que baignent les détours
Du sinueux Saint-Charle aux rives historiques,
Près des chantiers se groupe un essaim de fabriques.
C'est le faubourg Saint-Roch, où vit en travaillant
Une race d'élite au cœur fort et vaillant.

Là surtout, ébranlant ces poitrines robustes,
 Où trouvent tant d'écho toutes les causes justes,
 Retentit douloureux ce cri de désespoir :
 La France va mourir !

Ce fut navrant.

Un soir,

Un de ces soirs brumeux et sombres de l'automne,
 Où la bise aux créneaux chante plus monotone,
 De ses donjons, à l'heure où les sons familiers
 De la cloche partout ferme les ateliers,
 La haute citadelle, avec sa garde anglaise,
 Entendit tout à coup tonner la *Marseillaise*,
 Mêlée au bruit strident du fifre et du tambour.....
 Les voix montaient au loin ; c'était le vieux faubourg
 Qui, grondant comme un flot que l'ouragan refoule,
 Gagnait la haute ville, et se ruait en foule
 Autour du consulat, où, de la France en pleurs,
 Symbole vénéré, flottaient les trois couleurs.

Celui qui conduisait la marche, un gars au torse
 D'Hercule antique, avait, sous sa rustique écorce,
 Comme un lion captif grandi sous les barreaux,
 Je ne sais quel aspect farouche de héros.
 C'était un forgeron à la rude encolure,
 Un fort ; et rien qu'à voir sa calme et fière allure,
 Et son regard honnête, et son grand front serein,
 On sentait battre là du cœur sous cet airain.
 Il s'avança tout seul vers le fonctionnaire ;
 Et, d'une voix tranquille où grondait le tonnerre,
 Dit :

—Monsieur le Consul, or nous apprend là-bas
 Que la France trahie a besoin de soldats.
 On ne sait pas, chez nous, ce que c'est que la guerre ;
 Mais nous sommes d'un sang qu'on n'intimide guère,
 Et je me suis laissé dire que nos anciens
 Ont su ce que c'était que les canons prussiens.

Du reste, pas besoin d'être instruit, que je sache,
Pour se faire tuer ou brandir une hache ;
Et c'est la hache en main que nous partirons tous ;
Car la France, monsieur, la France, voyez-vous.....

Il se tut ; un sanglot l'étreignait à la gorge.
Puis, de son poing bruni par le feu de la forge,
Se frappant la poitrine, où son col entr'ouvert
D'un scapulaire neuf montrait le cordon vert :

—Oui, monsieur le Consul, reprit-il, nous ne sommes
Que cinq cents aujourd'hui ; mais, tonnerre ! des hommes,
Nous en aurons, allez ! .. Frenez toujours cinq cents,
Et dix mille demain vous répondront : Présents !
La France, nous voulons épouser sa querelle ;
Et, fiers d'aller combattre et de mourir pour elle,
J'en jure par le Dieu que j'adore à genoux,
L'on ne trouvera point de traîtres parmi nous !

Le reste se perdit... car la foule en démente
Trois fois aux quatre vents cria : Vive la France !...

Hélas ! pauvres grands cœurs ! leur instinct filial
Ignorait que le code international,
Qui pour l'âpre négoce a prévu tant de choses,
Pour les saints dévouements ne contient pas de clauses....

Et le consul, qui m'a conté cela souvent,
En leur disant merci, pleurait comme un enfant.

LOUIS FRÉCHETTE.

CHRONIQUE.

IL pleut, voilà la note dominante du mois de juin qui s'achève. Décidément la chronique des *Nouvelles Soirées* tourne au réquisitoire, par la force des choses, et je vais devenir le Fouquier-Tinville du calendrier, l'accusateur d'office des mois de l'année canadienne. Mai, le mai radieux des poètes, imposture ! Juin, reconnu et accepté comme mois printanier par les hommes les plus positifs, duperie ! Quelle amère déception nous réserve juillet ?

Mais contentons-nous des maux présents. Aussi bien ils suffisent amplement à exercer notre résignation et notre patience. Il pleut, il pleut, il pleut encore ! Ondée sur ondée, averse sur averse, orage sur orage, eau partout ! Les cataractes du firmament sont déchaînées, et les réservoirs célestes sont en train de se vider sur nos têtes. Depuis trois semaines, nous avons parcouru tous les tons de la gamme pluviale : pluie glacée, pluie tiède, pluie chaude, pluie du soir, pluie du matin, pluie du midi, pluie violente et rageuse, pluie subtile et

pénétrante, pluie traversée de rayons, ou terne comme un ciel de novembre. Ce déluge me remet en mémoire les vers indignés de Chapelle et Bachaumont contre la ville de Narbonne. Je les applique à Québec en les changeant un peu.

Dans cette vilaine Narbonne
 Toujours il pleut, toujours il tonne.
 Tout un long mois doncques il plut
 Et tant d'eau, ce long mois mois il chut
 Que la campagne submergée
 Tint dix jours la ville assiégée.

La campagne submergée ne tiendra pas Québec assiégé, parce qu'il est

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire.

Mais si notre ville était, comme Narbonne, située en lieu bas, elle nous donnerait à l'heure qu'il est le spectacle d'une Venise canadienne ; les gondoles—ou les canots—sillonneraient la rue St.-Louis, et les ondes réunies de la rivière Saint-Charles et du Saint-Laurent, se faisant les balayeuses complaisantes de notre édilité québécoise, iraient nettoyer, sans salaire

Des quartiers dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Si le temps continue, les citadins pourront, cette année, aller aux eaux sans déloger. Cependant, en dépit des humides perspectives que nous fait

entrevoir le début de la saison, et les prophéties de l'infaillible Vennor, je vois déjà les malles se boucler, autour de moi. Déjà l'on parle de Cacouna, de Kamouraska, de la Malbaie - pardon, de Murray-Bay. Vous rencontrez, entre deux orages, des gens affairés qui font leurs préparatifs. Car c'est un travail que la composition d'une saison de bains. Aux dames il faut des toilettes *ad hoc* : toilette de pique-nique, toilette de grève, toilette de casino, toilette de clair de lune, toilette de yacht, toilette du soir et du matin ; un assortiment varié d'éventails pour l'exercice du *flirtation* ; une demi-douzaine de romances sentimentales pour chanter au salon de l'hôtel, ou dans les concerts improvisés ; un choix de lectures faciles et pas trop austères pour charmer les loisirs des journées pluvieuses, et apprendre à faire sa partie dans les duos romantiques. Les hommes ont un bagage moins compliqué, mais qui demande aussi du soin et de la science. Un gentilhomme qui se respecte ne saurait aller en villégiature à moins d'avoir une provision de tabac et une collection de pipes ; des engins, perfectionnés, de pêche et de chasse ; un costume de soirée avec gants blancs et cravates blanches ; un costume d'excursion et des habits de visite ; deux ou trois recueils de poésies, pour écrire des impromptus dans les albums ; en tout, de quoi former une couple de forts colis. Avec cela, on peut faire figure sur le sable de la Malbaie ou de Cacouna. Mais, par exemple, on ne se délasse guère, et l'on goûte peu

ou point au vrai charme des champs, qui est fait, en partie, de liberté, de solitude et de silence.

*
* *

Quoiqu'il en soit, le dépeuplement des villes va bientôt commencer. Les oiseaux de couvent et de séminaire prennent leur volée. Nous sommes aux vacances, et voici la débandade. D'ici à septembre un morne ennui va régner à Québec. Les belles promeneuses vont désertter la terrasse, entraînant dans leur fuite les promeneurs fidèles. Les échos du palais vont se taire ; les chaires professorales et les tribunes littéraires vont devenir muettes ; les salles de spectacles et de concerts vont faire relâche. Chacun semble soupirer après la verdure et le *salin*, et murmurer tout bas le vers du poëte :

Ah ! que ne suis-je assis à l'ombre des forêts.

*
* *

Le concert "de Lorimier" aura probablement été le dernier de la saison. Son succès a été satisfaisant. Je parle au point de vue artistique et littéraire. Quant au succès d'argent, il laisse à désirer. Québec aurait pu mieux faire pour la famille d'un des victimes des événements de 1837.

Au sujet de ces événements, il faut se garder de tomber dans une exagération dangereuse, et d'exalter ce qui ne doit point l'être. Les chefs de la

révolte ont été coupables. M. Papineau et ses lieutenants qui, après avoir provoqué le mouvement insurrectionnel, n'ont pas su l'arrêter, ont assumé une lourde responsabilité, dont l'histoire ne les absoudra pas. Quant aux jeunes gens ardents et intrépides, qui, surrexcités par la parole sonore des tribuns, se sont jetés tête baissée dans la bataille, il serait injuste de les juger aussi sévèrement que les hommes politiques dont les déclamations les ont poussés au carnage. Dans la force et la fleur de l'âge, ils ont versé leur sang pour la patrie et nous ne saurions être insensibles à leur sort tragique. DeLorimier était un de ces hommes. Et quelle qu'ait été son illusion, nous croyons que ses compatriotes devaient tenir à honneur de secourir l'infortune de sa famille. Voilà pourquoi nous regrettons que la recette du concert n'ait pas été plus abondante.

*
* *

Le grand succès de la soirée a été sans contredit le poème de M. Fréchette, intitulé: *Notre histoire*. Il nous est rarement donné, en ce pays, d'entendre d'aussi beaux vers. On ne m'accusera pas, je l'espère, de partialité, ni de tendresse aveugle pour l'auteur de la " petite histoire de France. " Je déteste ses idées, je réproûve ses tendances, mais j'admire son talent, et je déplore qu'il ne l'emploie pas toujours à écrire de nobles pages, comme celles qu'il nous a dites l'autre soir. Cette pièce est magnifique d'inspiration et de facture. L'auteur

y parle la pure langue poétique des maîtres de la lyre française.

Les vers de M. Fréchette sont essentiellement harmonieux. Il a le rythme, la cadence, le nombre. Sa poésie est un chant ; et je ne crois rien risquer en disant qu'il est le plus grand poète lyrique que le Canada ait eu jusqu'à présent. S'il soignait toutes ses productions, s'il travaillait davantage, s'il puisait toujours ses inspirations aux sources vives du patriotisme et de la foi, son talent se perfectionnerait de plus en plus, et nous pourrions bientôt l'opposer sans crainte aux meilleurs poètes de la France contemporaine.

Des vers magnifiques de Lamartine, vers que M. Fréchette sait par cœur, j'en suis sûr, me reviennent en ce moment à la mémoire. Je me permettrai de les rappeler à l'auteur de *la Voix d'un Exilé*. Lamartine parle de sa muse, et s'écrie :

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La muse sert sa gloire et non ses passions !
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
Pour l'atteler hurlant au char des factions !
Non, je n'ai point couvert du masque populaire
Son front resplendissant des feux du saint parvis.
Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère
Changé ma muse en Némésis !

D'implacables serpents je ne l'ai point coiffée,
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain..

Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu ;
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue,
Comme Sion vendit son Dieu !

Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes.
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté ;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité ;
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour.

Ces strophes admirables contiennent un beau programme. Que ne devient-il celui de notre poète lauréat !

Pour en finir avec le concert "de Lorimier," je dois ajouter que l'auditoire a chaleureusement applaudi le poème : *Notre histoire*, ainsi que la pièce : 1870, que les lecteurs des *Nouvelles Soirées* pourront lire dans le présent numéro. Quant à la conférence de M. David, on ne saurait admettre tous les rapprochements, ni toutes les opinions qui s'y trouvent. Ce n'est ici ni le temps ni le lieu d'indiquer les points controversables. M. David m'a paru pris d'un trop vif enthousiasme pour l'insurrection de 1837, insurrection condamnée par notre épiscopat et notre clergé !

*
* *

Son Honneur le juge Routhier va, dans quel-

ques jours, donner au public le second volume de son ouvrage : *A travers l'Europe*. Les *Nouvelles Soirées* ont eu déjà la bonne fortune de publier en primeur plusieurs fragments de cette œuvre remarquable. Aujourd'hui encore, nos lecteurs pourront savourer un nouveau chapitre publié sous le titre : *Souvenirs de Rome*, que nous devons à l'obligeance de l'auteur.

Il est maintenant superflu de faire l'éloge des productions littéraires de M. Routhier. L'illustre écrivain est arrivé à ce point culminant de toute carrière d'homme de lettres, où l'autorité du nom, et la hauteur du talent, qui désarment la malveillance et font taire l'envie, déconcertent la louange même en lui faisant craindre de paraître banale. Que de nobles pensées, que de considérations élevées, que d'aperçus profonds dans ces pages écrites d'un style si facile et si éloquent. Qu'on lise le chapitre sur le *Colisée*, ou celui des *Audiences pontificales*, et l'on se convaincra que je n'exagère rien. Des œuvres comme celle-là, font l'orgueil de notre littérature et lui ouvrent les portes de la publicité européenne.

*
* *

Et ces œuvres se multiplient, grâce à Dieu. Après avoir parlé de M. Routhier, que pourrai-je dire, sans me répéter, de M. Chauveau qui vient de publier son étude magistrale sur *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* ? En écrivant la der-

nière phrase de ce livre, l'auteur a pu s'écrier avec un légitime orgueil : *Exegi monumentum*. C'est bien un monument, en effet, que M. Chauveau vient d'édifier : un de ces monuments que le temps respecte et que les tempêtes ne peuvent abattre. Il y a mis tout son talent, tout son cœur, j'allais dire toute sa vie, car une œuvre de ce genre, quoiqu'on ait pu l'écrire en quelques mois, est le résultat et le fruit de vingt années d'étude, de méditations et d'expérience.

Ne cherchez pas dans ce livre une simple biographie. Ce cadre étroit ne saurait contenir les trésors d'érudition que M. Chauveau a prodigués. Nous sommes en présence d'un grand ouvrage littéraire, historique et philosophique, écrit sur un sujet profondément national, par un maître en l'art de bien dire. Pour le conduire à bon terme, il fallait de la science et de la poésie, du jugement et du goût, de l'enthousiasme et de la critique. Le livre est fait et bien fait : cela résume tout ce que l'on pourrait dire sur le mérite de l'auteur.



M. Ernest Michel, de Nice, docteur en droit, chevalier de Saint-Sylvestre, qui a passé par Québec, il y a deux ans, vient de publier ses notes et impressions de voyage sous ce titre : *Le tour du monde en 240 jours*. Il consacre au Canada quelques pages de son premier volume. J'en extrais le passage suivant : " Hier soir, j'ai assisté à une séance

de la chambre des députés, les débats étaient intéressants et bien conduits. Il s'agissait d'une grave question : autoriser l'Université de Québec, appelée de son fondateur Université Laval, à établir une succursale à Montréal. Cette dernière ville qui a un plus grand commerce et plus de population que Québec, voudrait avoir une Université indépendante. Le Saint-Père, qui a donné à l'Université Laval, l'institution canonique, semble désirer qu'en présence des protestants on ne divise pas les forces. Le parti qui est pour une seconde Université contestait la réalité de l'avis du Saint-Père ; mais tous étaient bien d'accord que si le Saint-Père avait réellement donné cet avis, il convenait de le suivre. Ma pensée se reportait à la France, et il me semblait que, si on avait invoqué devant notre chambre des députés un avis du Saint-Père, c'était assez pour qu'elle fit juste le contraire. " Pauvre France, quels tristes jours elle traverse en ce moment ! Quand brisera-t-elle avec la politique révolutionnaire, pour retourner à la politique chrétienne qui a fait sa grandeur ? Léon XIII vient de lui adresser un dernier et touchant appel. Va-t-elle écouter enfin la voix paternelle du chef de cette Église dont elle était naguère la fille aînée ? Comment l'espérer, lorsque les chefs de la nation française s'appellent Jules Grévy, Jules Ferry et Paul Bert !

*
* *

Avant de clore cette chronique, je dois rectifier une singulière erreur que j'ai commise dans le

dernier numéro des *Nouvelles Soirées*. Ce n'est pas M. Gustave Aimard, mais bien M. Gabriel Ferry, qui s'appelait, de son vrai nom, Louis de Bellemare. M. Gabriel Ferry, auteur, lui aussi, de plusieurs romans américains, dont le mieux fait est sans contredit : *Le Coureur des Bois*, était un marin distingué. Il mourut en héros, sur le pont de son navire en flammes, où il avait voulu rester le dernier, après avoir assuré le salut de son équipage.

THOMAS CHAPAIS.

SOUVENIRS DE ROME.

LE COLISÉE.

LES Catacombes n'ont pas été seulement le cimetière des premiers chrétiens, elles ont été le berceau du christianisme ; car elles ont servi de refuge contre la persécution, et furent les premiers temples du vrai Dieu sur la terre d'Occident. Sous leurs voûtes sombres ont été dressés les premiers autels où les disciples de Jésus célébraient et entendaient la sainte messe.

L'Eglise dans les Catacombes, c'est Jésus dans la grotte de Bethléem, tandis qu'au Vatican, elle rappelle son divin époux sur le Thabor. Ces vues générales nous paraîtront plus frappantes, quand nous pourrons étudier plus en détail ces étapes mémorables de la vie de l'Eglise.

Mais je veux, sans plus tarder, vous conduire aujourd'hui sur son Calvaire, je veux dire au Colisée.

Lorsque je vis pour la première fois ce monument colossal, l'étonnement, l'admiration et une espèce de stupéfaction s'emparèrent de tout mon être. Les sentiments les plus divers, les images les plus variées, les émotions les plus puissantes vinrent m'assaillir en même temps.

Cet entassement gigantesque de marbres travertins me fit songer d'abord que j'avais sous les yeux les ruines de l'Antique Tour de Babel, dont Dieu avait foudroyé les ouvriers, et dont les étages, apeposés s'étaient écroulés sur tout un monde détruit.

L'instant d'après, il m'apparut comme une immense nef en naufrage et désespérée. C'était le navire qui portait toute la société païenne, aux mâts duquel flottaient les pavillons de tous les peuples, que les puissants de la terre commandaient, et qui s'avancait, invincible sur l'océan des âges ; tout à coup ce navire formidable était venu s'échouer sur le rocher de Pierre, et ce n'était plus qu'une carène abandonnée.

Cette image fit bientôt place à une autre. Je crus voir un monstre recourbé sur lui-même, enroulant ses anneaux immenses dans la poussière des siècles, et cuvant les horribles festins de chair humaine que les Césars lui ont donnés tant de fois.

Il me fit horreur, mais je me rappelai aussitôt que toute tache est lavée dans le sang du sacrifice.

Je le vis arrosé du sang que des milliers de martyrs ont répandu dans son enceinte, et ses pierres innombrables, et la poussière de son arène me semblèrent autant de saintes reliques.

C'est alors que cette poésie a jailli de mon cœur spontanément :

Où dit que le boa, le grand serpent d'Afrique,
Quand il est bien repu de chair vive et de sang,
Se recourbe et s'endort d'un sommeil thargique
En serrant les anneaux de son orbe impuissant ;

Quand je te vois gisant sur ton lit de poussière,
Immense Colisée aux arceaux surannés,
Je me dis que sans doute, ô grand monstre de pierre,
Tu cuves les festins que César t'a donnés !

Hélas ! il t'a servi tant de chair virginale,
Versé tant de sang pur pour apaiser ta faim,
Que tu n'as pu survivre à l'orgie infernale
Et que ton lourd sommeil n'aura jamais de fin !

Eternel monument de haine et de luxure,
Je suis à ton aspect tenté de t'exécrer ;
Mais le sang des martyrs a lavé ta souillure,
Et quand je viens à toi, c'est pour te vénérer !

Je le baise en pleurant ton maibre séculaire,
Et, tremblant de respect, d'amour et de terreur,
Je pétrirais mon pain de ta sainte poussière,
Sûr d'y puiser un sang qui me rendrait meilleur !

Je m'approchai, et les proportions du colosse grandirent encore. C'est une montagne de pierre,

admirablement construite, un chef d'œuvre d'architecture, dans lequel l'art a donné la mesure de sa puissance, et où se trouvent réunies la grandeur, la majesté, l'ordre, la symétrie et l'élégance.

Non seulement dix-sept siècles n'ont pu le détruire, mais tous les progrès réalisés depuis n'ont pu rien faire d'aussi parfait comme amphithéâtre.

J'entrai dans l'arène, dans cette arène où tant de martyrs sont tombés sous la dent des bêtes fauves, aux cris d'autres bêtes fauves qui gouvernaient alors le monde. Je la traversai en tremblant, croyant à chaque instant qu'en foulant ce sol sacré mon pied allait en faire jaillir du sang.

Mes regards s'arrêtèrent sur ces innombrables gradins où venaient s'asseoir cent mille spectateurs de toutes classes, de tous rangs, pour repaître leurs yeux de scènes sanguinaires.

Là sont encore visibles et peuvent être parfaitement distingués les degrés mieux placés et plus larges où venaient trôner dans toute leur magnificence les empereurs et leur suite.

De chaque côté s'étendaient les sièges des sénateurs, des chevaliers et des simples citoyens romains.

Jusqu'à l'année 1874, une grande croix s'élevait au milieu de l'arène, et les stations du Chemin de la Croix étaient rangées autour. Mais le nouveau

gouvernement n'aimait pas ces momeries catholiques. Il a fait enlever tout cela, et ses piocheurs s'occupent à creuser l'arène. Déjà la moitié a été enlevée, et l'on aperçoit au-dessous, des murs de briques et des canaux où croupit une eau stagnante.

O profanation ! C'était une si belle idée d'avoir transformé en chemin de croix cette enceinte où tant de chrétiens avaient souffert la mort pour le Christ !

C'était si consolant de voir la croix se dresser triomphante, glorieuse, entourée d'adorateurs prosternés, dans ce même lieu où tant de puissants avaient lutté contre elle !

Mais ce signe du chrétien offusque les yeux des maîtres du jour, et ils préfèrent contempler au fond de l'arène un cloaque fétide divisé par des cloisons de briques !

L'histoire du Colisée est une des plus dramatiques que l'on puisse raconter, et elle n'est pas finie. Car l'antique monument est toujours debout malgré ses dix-huit siècles, et l'on ne sait pas quelles seront ses futures destinées.

On assure que plus de trente mille ouvriers y travaillèrent pendant huit ans, et que le colosse, commencé sous Vespasien, ne fut terminé que pendant le règne de Domitien.

L'immensité et la magnificence de ses proportions, l'harmonie de ses trois grands étages, d'ar-

cadés appartenant aux trois ordres de l'architecture grecque, et se dressant au-dessus des sept collines et de tous les autres édifices, ses vastes galeries intérieures, ses innombrables gradins de marbre, ses antres mystérieux et ses sombres souterrains, en font une merveille que n'égalent pas les pyramides d'Égypte.

Quel spectacle ce devait être que de voir cette montagne de marbre resplendissant au soleil, creusée à l'intérieur comme un immense cratère, pavoisée de pavillons de toute couleurs, ombragée de tentures peintes, où venaient se jouer les rayons du soleil à une hauteur vertigineuse, installant sur ses gradins cent mille spectateurs, et leur donnant en spectacle des combats de gladiateurs, des égorgements d'esclaves, des courses de chariots, des régates de bateaux, ou des martyres cruels que souvent les lions et les tigres ne voulaient pas exécuter, mais que des hommes encourageaient et applaudissaient.

Quel architecte a donc élevé ce géant de marbre ? Quel génie a su combiner dans cette œuvre herculéenne la masse et l'élégance, la force et la beauté, les exigences du public et celles de l'art ?

Chose étrange ! Un mystère enveloppe ce problème historique. Autour du nom de ce grand artiste, les voix de Rome sont restées muettes, et Martial, qui célèbre et chante le Colisée dans des

vers enthousiastes, et qui l'avait vu construire, n'a pas un mot d'éloge pour l'architecte.

Il s'extasie devant cette merveille d'architecture, mais il tait même le nom de l'artiste. Rome qui divinisait le plus scélérat de ses empereurs, et qui couvrait la voie Appienne et ses places publiques, de monuments en l'honneur de ses citoyens plus ou moins illustres, n'a pas élevé une colonne, n'a pas fait graver la moindre pierre à la mémoire de celui qui l'avait doté de son plus impérissable monument.

D'où vient donc cette conspiration du silence ?

L'architecte du Colisée était-il donc un de ces grands criminels dont on doit taire le nom aux générations futures, et dont la honte doit faire oublier le génie ?

Hélas ! oui, il était coupable d'un grand crime qu'on ne pardonnait pas alors, et pour le châtiement duquel, on ne se lassait pas d'inventer de nouveaux supplices—il était chrétien !

Comment l'était-il devenu ? Quelle vie avait-il menée et comment mourut-il ? L'histoire ne nous a transmis à ce sujet aucun détail. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il s'appelait Gaudentius, et qu'il fut martyrisé.

Les savants, les antiquaires ont longtemps cherché dans les archives antiques, dans les vieux

parchemins sur les murs du Colisée, et dans toutes les inscriptions monumentales le nom du grand architecte, mais pendant dix-sept siècles, toutes les recherches ont été vaines.

C'est par hasard qu'en faisant des fouilles, dans les catacombes de sainte Agnès, on a découvert une tombe grossière, portant une inscription qui a révélé au monde le nom désormais illustre de l'architecte du Colisée.

On pense qu'il fut le premier chrétien qui arrosa de son sang le monument que ses mains avaient bâti !

C'est ainsi que Rome lui payait sa dette de reconnaissance. O ville ingrate, combien d'autres, parmi tes plus illustres enfants, ont reçu la même récompense après avoir consacré leur vie à ta prospérité et à ta gloire !

Un jour, on vit entrer dans cette arène un de ses généraux les plus illustres, qui avait promené sur la terre africaine et jusque dans l'Asie son armée triomphante. C'était Placidus, que j'ai déjà nommé, et que l'Eglise honore sous le nom de saint Eustache. On lui avait fait une ovation princière, et il avait partagé les honneurs du triomphe avec l'empereur Adrien. On l'avait acclamé comme le Sauveur de la patrie, et il l'était en effet. Mais ses services, ses exploits, ses fatigues, ses campagnes glorieuses, ses blessures, qui ne lui avaient

laissé que le plus pauvre de son sang, tout fut oublié, du moment qu'il eut osé dire à l'empereur ces paroles fatales : Je suis chrétien.

Les quelques gouttes de sang que quatre-vingts ans de vie pénible lui avaient laissées, on voulut les lui ravir, et c'est pour cela que des licteurs l'amenaient enchaîné dans l'arène.

A ses côtés se tenaient ses deux fils, soldats de Rome comme lui, et qui l'avaient suivi dans ses dernières campagnes, ainsi que sa vaillante épouse aimante et fidèle jusqu'à la mort.

Et l'empereur dont le trône avait été sauvé par ce général était là, portant un sceptre d'ivoire et une couronne d'or ; et il osait donner l'ordre de faire venir les bêtes fauves !

Deux lions et quatre ours bondirent dans l'arène.

Mais en face des martyrs ils s'arrêtèrent, et se mirent à gambader autour sans les toucher. Un des lions s'approcha même du général, et voulut mettre sa tête sous le pied du héros.

“ Aiguillonnez les bêtes, crièrent l'empereur, et les grands, et le peuple. ” Mais les animaux se ruèrent sur leurs gardiens et les chassèrent de l'arène.

D'autres bêtes furent amenées ; mais toutes vinrent lécher les pieds des saints.

Que va donc faire César, comment réussira-t-il à témoigner sa reconnaissance à son fidèle général, au sauveur de la patrie, si les bêtes féroces refusent de l'assister ?

Le cas est prévu, il a à sa disposition un animal plus terrible que les lions ; c'est un bœuf de bronze dans lequel les victimes sont renfermées et brûlées à petit feu ! C'est à ce monstre que le général et sa famille furent livrés. C'est dans ses flancs qu'ils rendirent leurs âmes à Dieu ; mais quand, après trois jours, on les en retira en présence de l'empereur, leurs corps ne portaient aucune trace de feu ; ils exhalaient une odeur embaumée, et semblaient reposer d'un paisible sommeil.

Un autre jour ce n'était plus seulement un général et sa famille qui venaient au Colisée payer de leur vie la peine de leur foi en Jésus-Christ. C'étaient deux cent soixante soldats, que l'on y traînait sans forme de procès, sur les ordres de l'empereur Claude, et que de nombreux archers échelonnés sur les gradins de l'amphithéâtre, tuèrent à coups de flèches.

Ce massacre fut horrible, et quand ces malheureux soldats, qui avaient tant combattu pour la fortune de Rome ne furent plus qu'un monceau de cadavres, on en fit un bûcher et l'on y mit le feu.

Hélas ! ces horribles spectacles se répétèrent

bien des fois, depuis saint Ignace jusqu'à Almachius, qui fut le dernier martyr du Colisée, après Constantin.

O vieux Titan de pierre, continue d'accomplir la rude pénitence que t'ont méritée tes fautes. Plus tu t'affaisses sous le poids des années, plus tes rides se creusent, et plus ton front me semble vénérable et purifié.

A. B. ROUTHIER.

LA PRESSE.



I

LE Canada français et catholique a jusqu'à présent conservé le dépôt précieux que lui ont légué ses fondateurs et ses héros: la foi et la nationalité. Mais nous sommes entourés d'ennemis, et nous ne devons pas nous endormir sur les lauriers conquis.

Il nous faut donc développer résolument et avec une extrême énergie, tous les moyens de lutte et de propagande que nous avons à notre disposition. Or, parmi ces moyens, il en est un d'une puissance incalculable, soit pour le bien, soit pour le mal ; c'est la Presse.

Il fut un temps où la lecture d'un journal était en quelque sorte le privilège des classes lettrées et aisées. Aujourd'hui, grâce à la diffusion des journaux quotidiens à un sou, cette lecture se démocratise, et dans les villes surtout, il n'est guère de familles qui n'aient pas chaque jour à puiser

dans quelque modeste feuille les principes sauveurs de la société, ou les enseignement dangereux pour la foi et les mœurs.

Ainsi donc, on lit beaucoup de journaux, grands et petits, bons et mauvais, et malheureusement on ne lit plus guère que les journaux. Le livre est délaissé, il est trop sérieux, et puis on s'en défie. N'a-t-on pas vu des gens prétendus sérieux se scandaliser même à la lecture de certain ouvrage de Mgr de Ségur!

Tel ne saurait digérer son déjeuner, s'il ne lisait pas la prose du *Cronicle* et du *Star*; tel autre, remarquons qu'il ne s'agit que des catholiques, croirait avoir perdu son temps s'il ne se plongeait chaque samedi dans la lecture de l'édition hebdomadaire du *Globe* de Toronto. C'est ainsi que chacune de ces feuilles trace son sillon dans l'opinion publique.

Un numéro isolé ne saurait produire de résultats appréciables; mais quand le numéro succède au numéro pendant des années, une population finit par subir l'influence bonne ou pernicieuse du journal qu'elle lit, en épouse les passions ou les principes.

II

Le journal est une chaire du haut de laquelle

tout écrivain peut répandre un enseignement. Il peut chaque jour, semer au milieu de toutes les classes de la société les saines doctrines sociales. Son action est rapide et irrésistible quand il s'adresse à la classe moins instruite. Cette dernière manque bien souvent de l'instruction qui permet de contrôler les assertions et les enseignements de l'écrivain ; elle n'a pas ce développement de l'intelligence qui fait saisir le sophisme et l'absence de logique. Il importe donc que la presse soit franchement catholique, que le journaliste ne connaisse d'autre guide dans ses écrits que la voix de l'épiscopat et du clergé, et se conforme en tout à la véritable doctrine, qu'il est tenu en conscience de connaître. Prétexter ignorance quand il est question de corriger une erreur sociale, ou renvoyer le soin de l'apostolat de la plume à ceux qui ne se livrent pas aux luttes journalières, c'est pour un catholique faire preuve d'une faiblesse désespérante et d'un cœur ramolli. Voulons-nous que la presse remplisse en faveur de l'Église le rôle puissant qu'elle joue souvent contre elle, élevons-la à la dignité d'un apostolat ; mais condamnons ceux qui exploitent cette idée de l'apostolat de la presse au profit de leur cupidité ou de leur ambition.

La presse catholique a reçu déjà du Vicaire de Jésus-Christ une mission, et l'on sait qu'il n'y a presque pas de journaux catholiques qui n'aient été honorés d'un bref spécial de Pie IX, bénissant,

encourageant les efforts des hommes qui avaient mis leur vie au service de l'Eglise par la presse.

Le 21 mars 1853, la parole pontificale se fit entendre d'une manière générale. Pie IX, plaçant la presse sous la paternelle bienveillance des évêques, la mettait au rang de leurs plus chères sollicitudes :

“ Nous ne pouvons Nous empêcher de rappeler
“ ici les conseils par lesquels, il y a quatre ans, Nous
“ excitions ardemment les évêques de tout l'uni-
“ vers catholique à ne rien négliger pour engager
“ les hommes remarquables par le talent et la
“ saine doctrine, à publier des écrits propres à
“ éclairer les esprits et à dissiper les ténèbres des
“ erreurs en vogue. C'est pourquoi, en vous effor-
“ çant d'éloigner des fidèles commis à votre solli-
“ citude le poison mortel des mauvais livres et
“ des mauvais journaux, veuillez aussi, Nous vous
“ le demandons avec instance, poursuivre de toute
“ votre bienveillance et de toute votre prédilection
“ les hommes qui animés de l'esprit catholique et
“ versés dans les lettres et dans les sciences, con-
“ sacrent leurs veilles à écrire et à publier des
“ livres et des journaux, *pour que la doctrine*
“ *catholique soit propagée et défendue, pour que les*
“ *droits dignes de toute vénération de ce Saint-Siège*
“ *et ses actes aient toute leur force, pour que les opi-*
“ *nions et les sentiments contraires à ce Saint-Siège*
“ *et à son autorité disparaissent, pour que l'obscurité*

*“ des erreurs soit chassée, et que les intelligences
“ soient inondées de la douce lumière de la vérité.*

“ Votre charité et votre sollicitude épiscopale
“ devront donc exciter l'ardeur de ces écrivains
“ catholiques, animés d'un bon esprit, afin qu'ils
“ continuent de défendre la cause de la vérité
“ catholique avec un soin attentif et avec savoir.”

III

Comment le journalisme comprend-il ses devoirs ? Est-il un instrument d'édification ou de destruction ? Hélas ! nous devons avouer que, dans notre pays, il est bien peu de journaux à la hauteur de leur mission. La science ou la conscience manquent fréquemment. Bien souvent les principes sont douteux, les reproductions dangereuses, et les romans-feuilletons tirées d'officines empoisonnées.

On n'y entend pas malice, nous dira-t-on, c'est peut-être vrai. Mais ce qui est bien plus vrai encore, c'est que l'atmosphère intellectuelle ne peut se saturer d'émanations délétères sans que les conditions de la vie de l'âme en soient troublées. Les causes morales produisent leurs effets aussi bien que les causes physiques.

Que dire de la presse étrangère ! Combien de feuilles et de publications pernicieuses le paquebot

transatlantique nous apporte-t-il chaque semaine ? Journaux incroyables où l'on bafoue le dogme ; journaux frivoles et sceptiques où l'on donne des leçons d'indifférentisme ; journaux amusants où l'on apprend à rire de toutes choses, surtout des choses respectables ; revues anti-catholiques où la philosophie, l'économie politique et la littérature essaient de donner des démentis à l'Eglise ; revues neutres où, si l'on ne préconise pas le mal, on n'enseigne pas le bien. Il y a là un grand danger contre lequel on ne saurait trop être en garde.

A ceux qui taxeraient notre langage d'exagération, nous conseillons la lecture d'un mandement collectif des évêques de Suisse, adressé à tous les catholiques de leur pays. Après avoir fait un devoir aux catholiques de ne pas lire, et de ne pas recevoir de mauvaises publications, après avoir réfuté tous les prétextes par lesquels les catholiques recevant ou lisant de mauvais journaux cherchent à rassurer leur conscience, ils ajoutent :

“ Si nos avertissements ne vous suffisent pas, N. T. C. F., jetez un regard sur le monde de nos jours ; voyez où il en est venu ; considérez comment, en peu d'années, il a changé de face et s'est transformé.

“ Qui a répandu dans les masses l'incrédulité, qui jadis n'apparaissait çà et là, comme un fantôme, que dans quelques têtes folles ou dans quelque

“ repaire de sociétés secrètes ? Qui a ravi l'espé-
“ rance du ciel à de prétendus esprits forts ? Qui
“ les a poussés à ne plus chercher leur bonheur
“ que sur cette terre ? Qui les a livrés aux sens
“ réprouvés, aux désirs mauvais, aux passions
“ honteuses ? D'où leur vient cette soif ardente de
“ jouissances sensuelles ? D'où s'exhalent ces
“ miasmes pestilentiels de luxure infectant l'atmos-
“ phère que respirent tout âge et toute condi-
“ tion ? D'où provient cet impétueux torrent de
“ débauche et de libertinage, qui de ses flots
“ rapides envahit tout, engloutit tout dans des
“ gouffres dévorants ? Qui a brisé dans les cœurs
“ la droiture de la conscience, dans les Etats la
“ puissance du droit, dans les nations le respect
“ de l'ordre ? D'où vient que nous voyons entas-
“ ser crimes sur crimes, l'ordre social et l'ordre
“ public disparaître en quelques instants et les
“ peuples languir, succomber sous le faix dont les
“ écrasent l'ordre armé au-dedans et la paix
“ armée au-dehors.

“ Ah ! la responsabilité de tous ces maux, c'est
“ sur la presse anti-chrétienne qu'elle retombe de
“ tout son poids. Oui, c'est elle qui les a engen-
“ drés. . . ”

IV

Comment expliquer le fait trop fréquent que

nous ne lisons pas les journaux franchement catholiques? Il y a dans cette indifférence un aveuglement d'autant moins explicable, que la question religieuse tend à devenir l'unique question de notre époque, celle d'où dépend l'avenir des nations, et l'existence même de la société. " Je ne m'abonne pas à de bons journaux, dit-on, parce qu'ils sont tous plus ou moins ennuyeux, et puis, tout ce qu'ils répètent, je le sais déjà par cœur. J'en prendrai de moins bons ou de mauvais, parce qu'ils sont plus amusants, et puis, je suis bien aise de savoir ce qu'ils disent. Cela ne peut pas avoir d'inconvénients pour moi, je suis ferré sur les principes : cela ne me changera pas et cela m'amusera."

N'est-ce pas là le langage que nous entendons tenir chaque jour par de naïfs catholiques? M. Félix de Sarcus a publié, dans la *Décentralisation* du 23 avril 1879, quelques réflexions frappantes de vérités, qu'il n'est pas hors de propos de rappeler ici :

“ Nous avons vu, depuis de longues années, les catholiques verser soigneusement leur argent dans la caisse de ceux qui leur font une guerre à mort ! Pareils à des soldats qui tireraient de leurs propres gibernes des cartouches pour en remettre à leurs ennemis prêts à cesser le feu faute de munitions, sous le fallacieux prétexte que le bruit de la bataille les *amuse*, et que si le feu de l'ennemi

s'éteignait, faute de cartouches, cela produirait un silence *ennuyeux* et monotone !

“ Et vous ne vous apercevez pas, aveugles que vous êtes, qu'en admettant même que le poison que vous introduisez sous votre toit fût inoffensif pour vos convictions robustes, il n'en exerce pas moins ses ravages sur tous ceux qui vous entourent ? Vous vous plaignez amèrement de voir l'indiscipline, la désobéissance, l'esprit de révolte se développer et grandir autour de vous, parmi vos enfants et vos serviteurs ! Et vous ne comprenez pas que c'est vous-même qui semez ces terribles plantes à la croissance rapide, qui étouffent impitoyablement, sous leur végétation malsaine et touffue, tous les bons germes qui pourraient encore exister chez ceux qui vous entourent.

“ Vous vous *amusez* ! Et pendant ce temps-là, le travail désorganisateur se fait, la corruption monte, monte toujours ; et maintenant trouvez-vous que le résultat soit *amusant* ?

“ Ah ! à vous autres soi-disant conservateurs et religieux, il fallait la *distraktion* d'un journal soit révolutionnaire, soit irrégulier.

“ Vous semez ; voici l'heure de la moisson, et vous reculez épouvantés ?

“ Il est bien tard, et cependant de cela, comme

de toute chose que Dieu a faite, on pourra voir sortir le bien du mal, si la leçon a porté coup.

“ Que chaque catholique proscrive impitoyablement de chez lui toute publication qui aurait, à un degré quelconque, le cachet immoral, anti-social ou anti-religieux ; qu'il veille avec un soin jaloux à n'apporter son argent qu'à des œuvres concourant à des degrés divers, au travail de la reconstitution sociale ; qu'au lieu d'affadir son esprit et son intelligence, souvent même en corrompant son cœur par des lectures *amusantes* mais malsaines, il s'accoutume à des lectures solides, qui trempent et préparent l'esprit pour les luttes qu'il nous faut subir chaque jour ! qu'il rompe résolument les liens si puissants de l'habitude qui fait qu'on garde *son* journal, même quand il est mauvais, par cette seule raison qu'on l'avait et qu'on continue à l'avoir. Raisonnement d'idiot qui voudrait continuer à manger du poison demain, par cette raison victorieuse qu'il en a mangé hier !

“ Qu'instruit par l'exemple même de ses ennemis, il comprenne et emploie, pour la diffusion des idées saines et morales, les moyens que la Révolution met en œuvre pour répandre ses doctrines subversives et anti-sociales. Qu'au lieu de collectionner avec amour, dans quelque coin où les rats seuls sont admis à le *goûter*, le journal, moral, religieux, qu'il reçoit, il se rappelle qu'en lui donnant la fortune, Dieu lui a imposé l'obliga-

tion d'y faire participer ceux bien moins partagés que lui, et que cette loi s'étendra aussi bien aux choses morales qu'aux choses matérielles.

“ Qu'il prête donc son journal tout autour de lui, qu'il le fasse lire par le plus de monde possible ; et si, grâce à lui, il y a quelque idée fautive redressée, quelque préjugé détruit, quelque vérité comprise, qu'il sache qu'il aura fait œuvre de bon citoyen.

“ En un mot, que chacun de nous qui peut se payer le luxe de recevoir un journal, le choisisse bon, moral, religieux ; qu'il le fasse lire et relire autour de lui, le plus qu'il sera possible ; qu'il en décuple ainsi la publicité, et il s'opèrera alors, petit à petit, un travail de reconstitution morale, d'apaisement et d'instruction saine, dont l'effet salutaire sera plus rapide qu'on ne pense. Car notre plus grand ennemi, c'est l'ignorance : la lumière profite toujours à la vérité.”

V

Le catholicisme seul a les doctrines qui sauvent les sociétés de la révolution, et vouloir voguer sur d'autres eaux, c'est aller à l'abîme. Le journaliste tient entre ses mains une arme redoutable ; comme la langue du fabuliste Esopé, il est capable de tout mal et de tout bien. Son devoir est donc

d'étudier dans les ouvrages franchement catholiques les doctrines religieuses et sociales ; il doit puiser aux meilleures sources, s'il désire acquérir cette distinction intellectuelle que donne la fréquentation des écrivains sérieux. S'il veut être un homme sachant conduire les hommes dans la bonne voie, il lui faut un esprit large et élevé, et son concours doit être acquis aux intérêts moraux de ses compatriotes. Il doit être honnête et ne jamais tromper.

M. Amédée de Margerie, doyen de la faculté des lettres à l'Université catholique de Lille, expose avec beaucoup de sens ce qu'est le journalisme chrétien et ce qu'il devrait être, et il croit que la meilleure école pour former des journalistes est l'université, où se donne un enseignement supérieur catholique.

“ Est-il bon qu'il y ait des journalistes, dit-il ? C'est une question à laquelle je ne veux pas répondre. Mais il y en a, et c'est un peuple fort grand. Là-dessus, raisonnant dans l'*hypothèse* et non dans la *thèse*, j'estime que le journalisme chrétien est une profession incomparablement belle, parce qu'il est le service direct de la vérité religieuse et sociale, et parce que le nombre des journalistes révolutionnaires, leur acharnement, leur parfaite absence de tout scrupule, donnent à la lutte qu'il soutient contre eux un caractère véritablement héroïque. En même temps je constate son

infériorité trop fréquente, qui n'est certes ni le manque de talent, ni le manque de courage, mais le manque de savoir, résultant lui-même du manque de préparation. Précisément parce que le journaliste est condamné à improviser ses articles, quant à la forme, il serait nécessaire qu'il eût accumulé un fonds très riche de connaissances précises, d'où il pût tirer à chaque heure ce que l'heure demanderait. Et il faudrait aussi qu'il se fût formé par une pratique persévérante, à l'art de la démonstration et de la réfutation, afin de savoir trouver du premier coup les preuves décisives et déchiffrer les sophismes à livre ouvert. S'il avait fait cela, s'il descendait dans la mêlée avec ces fortes armes et cette science de l'escrime intellectuelle, nous aurions moins souvent le chagrin de voir la bonne cause défendue par des raisons fragiles, les calomnies historiques de nos adversaires réfutées avec des à-peu-près qui n'ont de quoi convaincre personne, les questions les plus graves traitées avec une incompétence que les effets oratoires ne réussissent pas à couvrir. Ce n'est pas ainsi qu'on remporte des victoires durables ; et si le vrai journaliste improvise, il ne s'improvise pas plus que le vrai général.

Donc, pour la diffusion et pour l'honneur de la vérité, pour la solidité de cette éducation sociale et politique que notre journal nous donne chaque matin, ce serait un grand profit que le journalisme catholique, au lieu d'être un corps de francs-tireurs,

peu ou point organisés, devint une armée régulière ayant ses écoles et son plan d'études préparatoires.

Je ne songe point à indiquer les détails de ce plan ni même à en tracer les grandes lignes. Mais on comprend d'avance qu'une part y devrait être faite à l'art de composer et d'écrire, une autre, la principale, à l'acquisition des connaissances théologiques, juridiques, économiques, politiques, historiques, sur lesquelles la controverse quotidienne doit constamment s'appuyer sous peine tantôt de ne rien dire de solide, tantôt de tomber involontairement dans de lourdes erreurs et d'être souvent hérétique sans le savoir. On comprend aussi qu'il ne s'agit point de condenser toute la science divine et humaine dans chaque tête de journaliste, et qu'au delà d'un certain ensemble de connaissances générales, qui suffira aux besoins habituels de la presse périodique, il faudra laisser la division du travail s'opérer d'elle-même et les spécialités se former suivant les goûts et les aptitudes.

Seules, les Universités, avec l'ensemble et la variété de leurs enseignements, avec le vif mouvement intellectuel qu'elles créent et le travail régulier qu'elles imposent, répondent à toutes ces exigences ; seules elles peuvent, sans enlever aux volontaires de la presse la liberté et l'ardeur de leurs allures, leur ajouter ces qualités solides et

résistantes sans lesquelles il n'y a point de soldat parfait. Nos adversaires ont toutes sortes d'armes qui ne sont pas à notre usage ; ils ont le front qui ne rougit pas. ils ont les promesses qu'on fait avec le ferme propos de ne pas les tenir, ils ont l'appel à toutes les passions haineuses ou viles, ils ont la calomnie persistante. Cela leur fait la partie très-belle, d'autant qu'ils manient ces outils-là en perfection ; ils sont nés pour s'en servir comme l'oiseau pour voler. Nous, gens d'ancien régime et qui ne sommes point assez " modernes " pour prendre ce genre d'essor, encore faut-il que nous ayons quelque chose pour nous ; et comme leurs armes sont tout à fait dignes de leur cause, il faut aussi que nos armes soient dignes de la nôtre. L'art de mentir est sans doute un bel art et qui mène loin en notre temps ; mais puisque notre incapacité à l'acquérir est totalement incurable, nous devons souhaiter à notre presse de faire des progrès dans l'art de dire la vérité, de la dire éloquemment s'il se peut, mais toujours clairement et fortement.

Et nous faisons notre devoir en lui indiquant à quelles écoles il faut qu'elle se mette pour remplir sa tâche, pour devenir dans notre camp une mission honorée et féconde, pendant qu'ailleurs elle est un métier sans conscience. Tout journaliste intelligent que le haut enseignement aura formé sera, pour lui-même, une de nos forces sociales et une des espérances de notre avenir."

Cette citation est longue, mais les lecteurs des *Nouvelles Soirées Canadiennes* nous pardonneront, nous en sommes sûr, de leur avoir fait lire cette belle page de littérature chrétienne. Elle résume admirablement tout ce que nous avons essayé de dire sur la question qui fait le sujet de ce travail.

N. E. DIONNE.

PETER McLEOD.

C'EST pendant l'automne de 1842 qu'arriva au Saguenay un homme qui restera longtemps célèbre dans ses annales par sa hardiesse, son énergie, son esprit d'entreprise, comme aussi malheureusement par son caractère farouche, ses terribles vices, son manque absolu de scrupules et par les efforts qu'il fit pour empêcher les colons de se livrer à la culture. Il s'était fixé, pour faire un grand chantier de bois, au débouché de la petite rivière du Moulin dans le Saguenay, tout près de Chicoutimi. Cet homme, véritable type légendaire sur qui l'on a conté des choses absolument incroyables et cependant vraies, physionomie saillante entre toutes dans les commencements durs et en quelque sorte sauvages de l'établissement du Saguenay, se nommait Peter McLeod.

Peter McLeod était un écossais métis. C'était

un homme fait de plusieurs bêtes fauves, dans lequel s'étaient introduites quelques unes des plus belles et des plus nobles qualités de l'homme. Il était fier et courageux comme un lion, souple comme un tigre, rusé et méchant à la fois comme la panthère, bon comme un enfant. Sa violence ne connaissait ni entraves ni bornes. Apaisé, il était plus doux qu'un agneau ; mais il fallait bien se garder de l'approche de l'orage. Cette approche était foudroyante. McLeod passait d'un état à l'autre sans transition, en un bond. Sa colère éclatait comme la foudre, puis il n'y avait plus rien, pas même d'écho. Il refusait à ses hommes leurs gages sous le plus futile prétexte, et sa bourse, jusqu'au fond, était largement ouverte à tous. Y puisait qui voulait. Il ne craignait rien sous le soleil et il était redouté de tous. Un jour, cependant, il se fit donner par un canadien qu'il venait d'insulter une de ses racées énormes dont on se souvient toujours tant que l'on conserve ses membres et ses muscles. Le lendemain, il fit venir à son bureau celui qui l'avait moulu et aplati : " Tiens, lui dit-il, voilà deux cents dollars, mais va-t'en d'ici : tu ne peux rester plus longtemps avec moi. Il ne faut pas que personne puisse battre Peter McLeod.

“ Je ne m'en irai pas, dit l'homme. Je ne quitterai jamais Peter McLeod.”

Peter garda l'homme, et l'homme garda les deux cents dollars.

Une chose que Peter McLeod ne pouvait souffrir, c'était qu'on maltraitât le faible ; mais c'était plutôt par un sentiment altier de la force que par générosité. Il y avait vingt natures en lui ; il tenait du conquérant barbare, de l'écossois et de l'indien. Conquérant, il était fait pour l'être. A défaut d'empire, il promenait sa domination sur deux à trois cents têtes docilement pliées sous sa main de fer.

Ecossois, il l'était par la résolution, par la ténacité, ce que l'anglais appelle *fixity of purpose*. Il ne lâchait jamais une chose entreprise et une fois voulue. Indien, il l'était par une foule de côtés ; par ses vices comme par ses qualités morales, par les excès, par la brutalité et la cruauté, comme aussi par un extrême dévouement toutes les fois qu'il était parvenu à savoir où placer ce dévouement. Il l'était aussi par ses qualités physiques. Jamais homme plus adroit et plus souple ne vécut sur terre. Il sautait de la hauteur de son quai, à dix-huit pieds au-dessus de l'eau, dans

un canot d'écorce, sans le faire plonger ni même balancer ; le canot tressaillait un peu, mais ne penchait ni d'un côté ni de l'autre. C'est là ce que cent personnes, témoins oculaires, ont raconté de lui.

Il buvait comme un teuton, sans merci pour lui-même, avec fureur, avec détermination de savoir qui des deux l'emporterait de son estomac ou de la terrible eau de feu. Comprenant que la boisson était son ennemie mortelle, il en buvait avec rage ; et, ne pouvant la vaincre, il voulait au moins montrer combien il en fallait pour tuer un homme comme lui. Aussi, pendant neuf ans qu'il fut roi et maître de Chicoutimi, n'est-il pas resté sobre peut-être trois mois de temps. Il mourut de congestion alcoolique, après quelques jours seulement de maladie, pendant lesquels tout son corps se carbonisa. Son lit était une table placée dans la première pièce de l'ancienne maison de M. Price, laquelle renfermait alors quatre ménages, et qui, aujourd'hui complètement transformée, forme un élégant manoir situé sur la rivière Saguenay, entouré de jardins, ombragé d'arbres magnifiques.

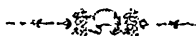
Quand Peter McLeod vit que la mort était

inévitabile, et qu'il lui fallait céder au plus fort une fois en sa vie, il demanda qu'on ouvrit la croisée de sa chambre, et là, plongeant une dernière fois les regards sur les sombres montagnes qui bordent la rive opposée, sur toute cette campagne sauvage qui l'entourait, qui avait été son berceau, et qui maintenant, le regardait mourir avec l'impassible sérénité de la nature, il resta longtemps silencieux à contempler cette scène muette qui déjà revêtait pour lui l'aspect de l'immensité, puis on le vit se soulever avec effort sur son séant et détourner violemment la tête. Un cri horrible sortit de sa poitrine en feu : " Non fit-il entendre d'une voix rauque et brisée, mais qui trouva assez de force pour un cri suprême, non, je ne veux pas mourir en face des montagnes de mon pays," et il commença un geste désespéré ; mais la mort était déjà là qui le tenait ; elle avança rapidement sur lui sa main impitoyable et, deux heures après, McLeod n'était plus.

Un dernier mot sur cette étrange figure, certainement la plus intéressante de l'histoire du Saguenay à cette époque. Elle est restée dans la pensée et sous le regard de tous ceux qui l'ont connue ; et lorsque les anciens habitants du Saguenay, qui ont subi sa terrible domination,

parlent de Peter McLeod, c'est toujours avec un reste de haine singulièrement mêlé d'admiration, de crainte et de regret, oui de regret, car Peter McLeod, disent-ils, " fut le plus généreux en même temps que le plus intrépide des hommes de ce temps et de cette partie de notre pays."

ARTHUR BUIES.



NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. J. C. TACHÉ,	L'HON. A. B. ROUTHIER,
M. ERNEST GAGNON,	L'ABBÉ APP. GINGRAS,
L'ABBÉ BRUCHÉSI,	M. THOMAS CHAPUIS.

COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,	L'HON. HECTOR FABRE,
M. ARTHUR BUIES,	M. LOUIS H. FRECHETTE,
M. OSCAR DUNN,	M. NAPOLEON LEGENDRE,
M. JOS. MARMETTE,	M. FAUCHER DE ST-MAURICE,
M. J. A. N. FROVENCHER,	M. BENJ. SULTE,
M. J. A. POISSON,	M. L. P. LEMAY,
M. J. TASSÉ,	L'HON. E. GERIN,
M. A. ACHINTRE,	M. ALFRED GARNEAU,
M. A. N. MONTPETIT,	DR DIONNE,
M. ALPH. LUSIGNAS,	M. A. GELINAS,
M. J. E. PRINCE,	M. T. P. BEDARD,
M. ERNEST MARCEAU,	M. A. MICHEL,
GEO. LEMAY.	M. JAS. PRENDERGAST.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

P. O. Boîte 945, Québec.

Toutes correspondances concernant la rédaction devront être adressées au directeur de la Revue.



AU PUBLIC

L'administration des NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES a décidé de continuer leur publication sur papier de luxe. La livraison de janvier, imprimée sur papier blanc ordinaire, sera réimprimée dans le cours de l'année, et envoyée à tous nos abonnés.

Des travaux littéraires considérables sont entrepris par plusieurs de nos rédacteurs et collaborateurs; et nous en commencerons bientôt la publication.

